

Biographie René de La Coste-Messelière

[René de la Coste-Messelière](#) (1918-1996) [note biographique]

 [Didier Ozanam](#)

[Bibliothèque de l'École des chartes](#) Année 1996 [154-2](#) pp. 734-736

René Frotier, marquis de la Coste-Messelière, est né à Paris le 4 décembre 1918, d'une ancienne et noble famille poitevine. Son père, Pierre de la Coste-Messelière (1894-1975), ancien athénien, puis directeur d'études à l'École pratique des hautes études (IVe section) et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lui transmet à la fois son attachement au domaine familial et son goût pour l'histoire.

À peine bachelier, notre confrère fut surpris par la guerre. Engagé volontaire dès le 15 septembre 1939, il ne fut démobilisé que trois ans plus tard avec le grade de maréchal des logis de cavalerie. Après quelques mois passés aux Ouches — où il eut des contacts avec les mouvements de résistance —, il s'inscrivit à la Sorbonne en 1943, passa sa licence d'histoire et de géographie en 1946 et entra second à l'École des chartes en octobre de cette même année. Il obtint en 1950 son diplôme d'archiviste paléographe avec une thèse intitulée « Recherches sur le pagus, la viguerie et la châtelainie de Melle (XIe-XVe siècle) », partiellement publiée depuis. C'est en préparant ce travail qu'il rencontra, en Poitou, le chemin de Saint-Jacques qui allait bientôt devenir son champ d'action privilégié.

De 1950 à 1952, il est membre de l'École des hautes études hispaniques. Parti en Espagne pour étudier la participation des comtes de Poitiers à la Reconquête, il est là encore frappé par l'importance du rôle des routes compostellanes et accumule un capital impressionnant de notes, auxquelles s'ajoute un solide réseau de relations dans les milieux scientifiques de la péninsule. Jamais il n'oubliera ces années si riches vécues à la Casa Velazquez, qu'il contribua, par la suite, à faire renaître de ses ruines ; le 26 mai 1959, il eut la joie de représenter, avec moi, les anciens membres aux cérémonies d'inauguration du nouveau bâtiment.

Rappelé en France pour y occuper un poste de conservateur aux Archives nationales (1er novembre 1952), il fut d'abord affecté à la Section contemporaine et envoyé en mission au ministère de l'Intérieur pour en organiser les archives. Dans cette opération délicate, son doigté et ses dons de diplomate firent merveille. Mais ses goûts le portaient tout naturellement vers la Section ancienne où, en 1957, il prit la place que je quittais. Mais il hérita du même coup d'une tâche qu'avant lui j'avais estimée irréalisable : la mise en œuvre d'un guide des archives subsistantes de la Chambre des comptes. Si notre confrère put rédiger l'excellent catalogue de l'exposition commémorative du cent-cinquantième de la Cour des comptes (1957), il ne tarda pas à se rendre compte de l'impasse où on l'avait engagé. Aussi, tout en remplissant avec conscience son métier d'archiviste, il réserva son enthousiasme à des domaines où il avait déjà fait ses preuves. Grâce à un détachement au C.N.R.S. (1960-1962), il réussit à obtenir le titre d'élève diplômé de l'E.P.H.E. (IVe section) avec un mémoire sur le « Livre des fiefs d'une seigneurie poitevine au XIVe siècle » (1964), resté malheureusement inédit. Cette même veine poitevine, constante chez lui, l'amena à fonder ou à diriger le Pays poitevin, la Société d'histoire et d'archéologie de Meile et du Mellois, la Fédération des sociétés savantes des Deux-Sèvres, ce qui ne l'empêcha pas d'adhérer également à des sociétés à vocation nationale, telles que celles de l'École des chartes, de l'Histoire de France ou des Antiquaires de France.

Mais l'essentiel de ses activités se trouvait désormais tourné vers les pèlerinages et le chemin de Saint-Jacques. À ses yeux, le pèlerinage n'était ni folklore, ni survivance de pratiques en voie de disparition, ni prétexte à légendes pieuses, ni même simple objet d'histoire. C'était une réalité bien vivante, une démarche répondant à un besoin profond de l'homme, à son désir de se libérer des contraintes de la vie quotidienne pour partir, seul ou en groupe, à la recherche d'un absolu spirituel, ou simplement de soi-même, à travers le dépaysement et l'effort physique. En ce sens, bien loin de constituer un témoignage archaïque ou rétrograde, le pèlerinage retrouve sa véritable dimension, celle d'un phénomène de civilisation où passé et présent se mêlent. Dans cette prise de conscience, dans cette réappropriation du pèlerinage, si visible aujourd'hui, René de la Coste-Messelière a joué un rôle de premier plan à partir des années 1950.

C'est dans cette perspective que s'inscrivent sa vie et son œuvre. Animé du triple souci de décrire, d'expliquer et de promouvoir, on le retrouve présent sur tous les fronts. Sur le terrain d'abord où, à sept reprises, il parcourt tout ou partie des chemins de Saint-Jacques : quatre fois il ira jusqu'à Compostelle. Il ne sous-estime pas l'influence des médias : conseiller technique du film « Chemins de Compostelle » (1951), il participe aussi, toujours sur ce thème, à des émissions de télévision et de radio (France Culture, France 3). De même, sous divers pseudonymes, il n'hésite pas à multiplier expositions, albums, brochures et articles de vulgarisation destinés au grand public. Soucieux de fournir un cadre solide non seulement à ces moyens de diffusion, mais aussi à des œuvres d'ordre scientifique, il reprend, puis dirige la Société des amis de Saint-Jacques, fondée par nos confrères Jeanne Viellard et Jean Babelon (avec sa revue Compostelle) et crée le Centre européen d'études compostellanes (avec ses Cahiers). Il prend une part importante aux travaux érudits ainsi encouragés : de 1950 à 1993, seul ou en collaboration, il publie des catalogues d'expositions, plusieurs ouvrages ou recueils et une quarantaine d'articles touchant aux aspects les plus divers des pèlerinages en général et de celui de Saint-Jacques en particulier (routes et itinéraires, toponymie, infrastructures d'accueil et hospitalières, églises et confréries).

Cet ensemble d'activités lui valut d'être internationalement reconnu comme un spécialiste averti de ces questions : aussi fut-il nommé membre de la commission « Chemin de Saint-Jacques » de l'accord culturel franco-espagnol et de la Commission des experts jacquaires de la Junte de Galice. Ces mérites ne furent pas non plus étrangers aux distinctions dont il fut honoré tant en France qu'en Espagne : chevalier de Malte, officier des Arts et Lettres, chevalier de l'Ordre national du Mérite, officier de l'Ordre d'Isabelle la Catholique, titulaire de la médaille d'argent de la Junte de Galice, fils adoptif de la ville de Saint-Jacques de Compostelle.

Admis à la retraite le 4 décembre 1983, notre confrère quitta sans regrets excessifs une administration qui n'avait guère su utiliser au mieux ses capacités et ses talents. S'il continua à venir fréquemment à Paris où se trouvaient sa famille et nombre de ses amis et où l'appelaient les responsabilités qu'il avait conservées, il fixa sa résidence en Poitou, dans ce domaine des Ousches qui lui était cher et dont il assumait la gestion depuis le décès de son père. Mais le rythme de ses occupations ne se ralentit pas pour autant : poursuivant travaux et publications, animant les associations qu'il avait créées, il fonda en 1988 le Centre de culture européenne Saint-Jacques de Compostelle dans l'ancienne abbaye royale de Saint-Jean-d'Angély.

C'est au sein de cette existence si bien remplie qu'il fut atteint par la maladie. Se sachant gravement menacé, il fit face avec un tranquille courage. Le 19 janvier 1996, à Paris, il organisa lui-même sa succession à la tête de la Société des amis de Saint-Jacques. Puis, luttant avec ténacité contre le mal, sans jamais s'abandonner, il entama son dernier pèlerinage, celui dont on ne revient pas. Le 10 mai 1996, arrivé au bout de sa route, René de la Coste-Messelière s'éteignait à Saint-Pierre-de-l'Isle. Un mois plus tard, en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, sa famille, ses collaborateurs et une foule d'amis se réunissaient pour rendre un hommage ému à ce confrère dont la délicatesse naturelle, la distinction sans hauteur, la chaleur humaine et l'amicale fidélité nous manquent déjà cruellement.

Didier OZANAM.

